

UNE RUE ANIMÉE



La dame. — C'est bien triste, cette rue, il n'y a aucune circulation.
La concierge. — Au contraire, madame, à certaines heures, à quatre heures du matin par exemple, il y a une animation extraordinaire, en face c'est le dépôt des voitures des vidanges de la Corporation.

SUR UN ÉVENTAIL

A Hélène

Sur des façades du vieux temps
On voit un coq bleu qui picore
Parmi des œillets éclatants,
Que cette devise décore :

« Quand ce coq chantera, l'amour
En mon cœur fuira. » — Payse,
Sur ton éventail, à mon tour,
Je veux inscrire ma devise.

Le coq a chanté bien souvent,
À l'aube, au soir, à la nuit close,
Depuis qu'en notre cœur ferait
La rose d'amour est éclose.

Nous avons eu des liens divers
Écoulés au coin claironnant ;
Près des lacs, au fond des bois verts,
Sur les bords de la mer soumise.

Mais tant que ce coq chantera
Sur ton éventail, ô payse !
Notre cher amour durera
Comme une fleur qui s'éternise.

Et le joyeux coquerico,
Chaque fois qu'il s'est fait entendre,
A trouvé chez nous un écho,
Une réponse émue et tendre.

La tendresse en chaque saison
Reste notre hôtesse fidèle,
Comme aux poutres de la maison
Une coutumière hirondelle.

Les ans fuiront et nos chereux
Blanchiront tout poudrés de givre ;
Nous verrons nos petits-neveux
Comme nous amoureux de vivre ;

Et tous deux, rivaux devenus,
Nous descendrons la pente austère
Qui mène aux pays inconnus
De l'Au-delà plein de mystère.

ANDRÉ THEURIET

Il m'importe peu où je dois vivre, où je dois mourir, pourvu que je vive et meure pour la gloire de nos armes. — KLEBER. (Lettre à Bonaparte, 1798.)

MME BRICHETONNEAU OU LE BOULANGER INGÉNIEUX



I
— Dis donc, Brichetonneau, tu viens prendre un verre ?... Je te régale...



II
... C'est ta femme qui te gêne ? T'as pour qu'elle s'aperçoive de ton absence ? Passe ta culotte...



III
... maintenant ta calotte...

LE CHAMEAU D'OR

(Suite et fin)

En tous cas je me trouvais dans l'état que m'avaient si bien dépeint d'autres soldats que le chameau d'or avait tenu sous son œil ; (c'était le mot dont on se servait dans les régiments).

L'on avait été prévenu que tout homme qui fuirait ou tirerait sur le chameau sans le tuer, serait passible du conseil de guerre ; je ne pouvais bouger.

Du reste je n'en aurais pas eu la force, tant ma renelle était grande. Je me blottis dans mon trou ; je me fis tout petit.

Alors le chameau d'or commença son manège ordinaire ; il passa et repassa, s'arrêta, toujours se rapprochant de moi ; peu à peu mon effroi grandissait au point que je craignis de devenir fou.

Quand on dit "blanc comme un linge" on ne dit pas vrai ; pas un homme ne put avoir eu plus peur que moi et j'ai vu sur mes mains l'effet que cela produit ; ma peau était jaune comme la cire d'un cierge.

Après bien des tours et détours, le Mahari qui n'était plus qu'à une trentaine de pas se mit à marcher lentement tout droit sur moi.

Alors mon angoisse devint terrible ; l'épouvante m'empoigna à la gorge ; on dirait des doigts de fer qui étreignent le gosier et vous étranglent ; j'aurais juré en sentir le froid.

Sûrement les yeux me sortaient de la tête.

Je ne respirais plus.

La grande pierre d'un tombeau juif, posée sur ma poitrine, ne m'aurait pas oppressé davantage.

Et il avançait toujours...

Ma tête bourdonna ; ma vue se troubla ; un grand nuage passa entre la nature et moi ; je ne vis plus rien, rien que le chameau d'or.

Un pas de plus et je tombais raide mort dans le fond de mon trou.

Mais il s'arrêta.

Je ne distinguais plus ni le sol, ni le ciel ; pourtant il me parut que le Mahari ne bougeait plus. Je revins un peu à moi ; je reconnus que je ne me trompais pas ; il se tenait debout, mais diminué de hauteur et il tremblait de tous ses membres.

A vingt pas de moi, je pouvais parfaitement saisir le moindre de ses mouvements.

Quoiqu'on en pense, l'homme a des voix secrètes qui lui parlent ; quelque chose me dit que je ne devais plus avoir peur ; ce fut si subit, que la vigueur me revint d'un seul coup.

Je remuai mes doigts, immobiles l'instant d'avant ; je serrai mon fusil avec joie dans mes mains ; je vis avec plaisir ma baïonnette étinceler.

Mais un instinct intérieur m'avertissait que le Mahari ne foncerait pas sur moi, qu'une puissance invisible le clouait à sa place, qu'il avait grand-père à son tour.

Je conçus même le singulier espoir que cet être bizarre allait s'enfoncer sous terre par un prodige dû à quelque génie bienfaisant, et disparaître pour toujours.

Je vous vois d'ici, fit le caporal, penser en vous-mêmes que j'étais un imbécil, que les miracles sont des contes bleus, que je rêvais.

Le caporal se leva :

— Eh bien ! non, s'écria-t-il, nous dominant du geste et devenu éloquent comme le deviennent les hommes les plus simples, quand ils s'animent ; non je ne rêvais pas, non je n'étais ni fou, ni idiot : le miracle se fit, le chameau d'or fut englouti, et il reste encore dans l'armée des témoins du fait. Écoutez-moi.

Il se rassit ; pas un de nous souilla mot, nous écoutions bouche bée.

— Voilà, reprit le caporal. J'étais rassuré ou à peu près, rien ne m'échappa. Le chameau d'or était diminué de taille parce que, déjà, il avait du sable jusqu'aux genoux ; il enfonçait.

Il essaya de fuir, de ruer, mais rien n'y fit ; il ne put échapper à son destin.

Il était environ deux heures du matin quand cette merveilleuse disparition commença ; je me souviens de la disposition des étoiles.

A la frayeur avait succédé la curiosité ; si la consigne n'avait pas été si formelle, j'aurais eu l'audace de m'approcher du chameau d'or pour le voir de près et tâcher de me rendre compte de ce qui lui arrivait.

Bienheureuse consigne !